

Pleine, énorme, blanche, la lune inondait la plaine d'Alsace d'une lumière blafarde qui rendait les phares de la voiture presque inutiles. À côté du conducteur, affalé sur son siège, Albert, le bel Albert, balbutiait, hoquetait, gémissait, s'apitoyait. Une loque.

— Après tout, tu l'as bien cherché, bredouillait le bel Albert. T'avais qu'à pas me mettre au défi. Oui, je suis parti avec ta femme. Et je sais même pas où elle est aujourd'hui... Je te demande pardon, mon vieux. Je savais pas que tu tenais tant à elle. Si j'avais su...

Si t'avais su, ça n'aurait rien changé. Tu lui as fait la grande scène du deux. Elle t'a cru, elle m'a quitté et elle t'a suivi, toi, le bel Albert, celui qui tombait toutes les filles... Déjà quand nous étions au lycée, il te les fallait toutes.

— Et comme elle avait accès à tes comptes bancaires, on a les vidés. Qu'est-ce qu'on a pu rigoler ! Non, mais qu'est-ce que tu croyais ? Oui, je sais, t'en as bavé. Mais tu t'en es bien sorti. T'as vu où t'en es aujourd'hui ? Un monsieur !

Non, mais tu vas la fermer, ta gueule ! T'es complètement soûl, je sais. J'ai fait ce qu'il fallait pour cela. J'ai même rajouté dans ton verre un petit élixir de ma composition. Et pendant que tu t'imbibais, moi, je faisais semblant de boire avec toi et j'arrosais de mon verre le ficus, à côté de la table. Pauvre ficus, il va peut-être en crever. Mais toi aussi, mon salaud. Tu sais que t'es assis à la place du mort, hein ? Et que c'est la pleine lune, cette nuit. La nuit du loup-garou. Pas de veine, mon petit vieux : le loup-garou, c'est moi...

— Oh, je sais bien, quand je vois une jolie femme, je ne sais pas résister. Et la tienne, elle était gironde, mon vieux. Mais je t'aime bien quand même.

Encore heureux ! Moi, je ne t'aime pas.

— Je sais, le fric, j'aurais pas dû. Mais tu me pardonnes, hein, tu me pardonnes ? J'ai besoin que tu me pardonnes, mon vieux. J'ai pas beaucoup d'argent, mais je te rembourserai. Oh, je sais, j'aurais pas dû. Mon Dieu...

À côté du conducteur, le bel Albert pleurnichait maintenant. Répugnant !

Devant eux, la route s'allongeait, toute droite. Dans quelques centaines de mètres, on atteindrait le barrage de Marckolsheim. Tout de suite après, on prendrait le petit chemin sur la droite, celui qui conduit jusqu'au bord du Rhin. Et là...

— Tu sais que j'ai des remords, mon vieux. C'est ton épouse qui m'a dit : « Alors, Albert, t'as pas de remords d'avoir pris sa femme à ton meilleur copain ? » Moi, j'ai rigolé sur le coup. Mais aujourd'hui, j'ai des remords.

Elle avait raison, ta femme. Je suis un salopard. Toute ma vie, j'ai été un salopard.

Trop tard, mon vieux. Que t'aies des remords ou des regrets, je m'en fous. Tu m'as piqué ma femme, tu m'as piqué mon fric. Et ensuite, tu m'as nargué. Hier encore, tu m'as mis au défi... Aujourd'hui, tu vas passer à la caisse.

— Mais tu t'en es bien sorti, hein, mon vieux. Aujourd'hui, t'as refait ta vie, t'es plein de fric, t'es sapé comme un milord. Tu portes même des gants pour conduire ma voiture. Et c'est même pas ma voiture. C'est une bagnole de location et je suis même plus capable de la conduire. Mais toi, t'es un vrai mec, tu tiens l'alcool.

Le bel Albert, qui avait déjà vomi dix minutes plus tôt, réprima un rot.

— Comment tu fais pour conduire ? Moi, je vois même pas la route. Dis donc, t'es rigolo avec tes gants, ton imper et ton chapeau. On dirait Humphrey Bogart.

Tu sais ce qu'il te dit, Humphrey Bogart ? Il te dit : « Crève, salope. »

On avait passé le barrage. La voiture avait ralenti, s'était engagée dans le petit chemin. À la fourche, elle avait pris à gauche, longé le terre-plein et, ignorant le panneau « Sens interdit », roulait maintenant tout près du fleuve. Elle s'arrêta doucement à l'endroit que le conducteur avait repéré la veille, là où la berge était la plus pentue.

— On s'arrête pour admirer la lune ? C'est quoi, ce truc, c'est le Rhin ? Promenade romantique au bord du Rhin, ah ah ! Dis donc, pourquoi tu m'empoignes

comme ça pour me sortir de la voiture ? Mais tu me prends dans tes bras ? C'est vrai que je tiens pas debout. Dis donc, t'es pas devenu pédé, au moins ? Non, je rigole. Eh, oh, pas si vite. Non, ne me lâche pas. Non, non... Je... je tombe.

Le bel Albert gisait maintenant sur le sol, incapable de se relever. D'un pied assuré, le conducteur le poussa sur la pente. Hoquetant, gémissant, mais toujours impuissant, Albert roula sur la berge abrupte, de plus en plus vite. Le corps hésita un moment au bord de l'eau, puis bascula. À cet endroit précis, dûment repéré la veille, il y avait un à-pic d'un mètre. Largement suffisant pour s'y noyer. Albert agita vaguement les bras, but la tasse, hoqueta, recracha, rebut, hoqueta une nouvelle fois. Et le corps s'enfonça doucement.

Le conducteur n'eut même pas un geste à faire pour le maintenir sous l'eau. Il n'avait pas espéré que ce serait aussi facile. Il attendit quelques minutes, immobile au bord du fleuve, puis tourna son visage vers l'énorme lune qui lui fit un clin d'œil. Il regarda l'écran de sa montre-bracelet : il était minuit une et l'on était déjà le 20 avril. Le châtiment était passé, la vengeance était accomplie.

Sans se presser, il ouvrit la boîte à gants de la voiture dont il retira le contrat de location. Deux heures plus tôt, profitant de l'état « avancé » de sa future victime, il avait déjà subtilisé son portefeuille : il fallait bien donner un peu de grain à moudre à ceux qui allaient probablement ouvrir une enquête. Chose faite, il retourna alors, sans se presser, vers le terre-plein distant d'une centaine de mètres où il avait laissé, le matin même,

Meurtre aux petits oignons

sa propre voiture qui l'accueillit par un double appel de phares lorsqu'il actionna la télécommande. Il ouvrit la portière, s'assit, mit le contact et, avant d'embrayer, porta deux doigts de la main gauche au bord de son chapeau :

— T'as le bonjour d'Humphrey Bogart.

Léopoldine porta son index à sa bouche, passa brièvement la langue sur le bout du doigt et tourna la page. C'était un rite. Pas plus qu'elle ne savait lire un livre sans en humecter tous les coins supérieurs, elle ne pouvait parcourir *Les Dernières Nouvelles d'Alsace* sans sacrifier à ce cérémonial dont elle connaissait pourtant fort bien l'inutilité. Dans l'éventail des souvenirs qu'elle passait régulièrement en revue restaient gravées les remarques conjuguées de sa mère et de son institutrice, quelque cinquante années plus tôt : « Arrête de mouiller ton index, Didine ! Après, tu mouilles les pages. C'est sale ! » Elle savait fort bien que c'était sale, Léopoldine. Mais elle n'avait jamais supporté qu'on l'appelle Didine. Aussi avait-elle décidé de passer outre. Et depuis cinquante ans, elle humectait toutes les pages qu'elle tournait.

La veille encore, à la poste d'Oberwahrheim, fleuron de la route des vins d'Alsace où Léopoldine Piquavoine officiait cinq jours sur sept, madame Blitz, l'épicière du village, très à cheval sur l'étiquette – elle lisait chaque

semaine *Point de vue*, l'actualité des familles royales et du Gotha, c'est dire si elle était experte en la matière – lui avait dit sur le ton aigre-doux dont elle était coutumière :

— Vous savez, Léopoldine, ça se fait pas de mouiller les pages du Bottin.

La réplique avait fusé :

— On mouille ce qu'on peut, madame Blitz.

Le rouge de la confusion était monté au front de Léopoldine : elle avait répondu tout à trac, sans réfléchir. Ce n'est pas à elle que l'on aurait pu reprocher d'avoir l'esprit d'escalier. Mais madame Blitz n'entendait pas les sous-entendus :

— C'est-y que vous voulez dire que je mouille mon lait ?

Léopoldine, qui n'avait pas bu la moindre goutte de lait depuis des décennies, protesta bien haut, en souriant de toutes ses dents :

— Je ne veux rien dire du tout, madame Blitz. Je suis certaine que vous ne mouillez pas votre lait : d'ailleurs vos bouteilles sont capsulées. Ça nous fera six euros pour votre recommandé, madame Blitz.

L'escarmouche en était restée là. Momentanément.

Pour l'heure, la postière, qui n'avait pas encore fait sa tournée matutinale à l'église et voyait s'approcher l'heure de se rendre à son bureau, s'apprêtait à porter une nouvelle fois l'index à sa bouche... et resta le doigt levé, dans la posture de l'écolier qui demande à faire pipi : là, au milieu de la page, sur deux colonnes, s'étalait un visage sous le titre « Un inconnu retrouvé noyé dans le Rhin, près de Marckolsheim ». Cet homme, elle le

connaissait. Non, elle ne savait pas qui c'était. Pourtant, elle l'avait déjà vu très récemment. Mais où ?

Misère de moi ! Voilà que je perds la mémoire. Sainte Vierge, je vous en supplie, dites-moi que ce n'est pas la maladie d'Alzheimer.

— Non, non, lui répondit la mère du Christ. Tu n'as pas la maladie d'Alzheimer. Pas encore. Cherche un peu...

Et la mémoire lui revint : ce visage, c'était celui du convive qui dînait tout seul, trois jours plus tôt, à une table voisine de la sienne, à l'Auberge de l'Ill d'Illhaeusern.

Le lecteur pourra s'étonner que la postière ait pu faire son ordinaire de l'un des plus prestigieux restaurants de France. Ses talents culinaires se limitaient le plus souvent à réchauffer au four micro-ondes de molles pizzas de supermarché, et ses horizons gastronomiques se limitaient au McDonald's où l'avait entraînée, un jour fatal, son neveu, Constantin Fuchs. Par ailleurs, l'Auberge de l'Ill accueillait ordinairement des bourses bien plus étoffées que la sienne. Bien sûr, le restaurant de Marc Haeberlin avait perdu trois mois plus tôt sa troisième étoile, au dam de tous ses aficionados qui hurlaient au racisme anti-alsacien, et l'on pouvait raisonnablement estimer que le guide Michelin avait fait un pas de clerc. En tout cas, depuis l'affront michelinesque, les fines gueules avaient manifesté leur indéfectible soutien à l'auberge, et il fallait désormais réserver trois mois à l'avance.

De tout cela, Léopoldine n'avait cure. C'est avec le plus grand naturel et sans trop savoir où elle hasardait

ses papilles qu'elle avait accepté l'invitation à dîner de Paul Pianzi. Depuis que ses talents de détective avaient défrayé la chronique¹, elle était devenue la star d'Oberwahrheim et d'alentour, le monument qu'il faut visiter, celle dont les mamans disaient à leur petite fille : « Si tu travailles bien à l'école, tu deviendras aussi intelligente que Léopoldine. » Marius Gruber, le maire, ne décidait plus rien sans la consulter, les mémés à chien-chien venaient lui demander de retrouver leur toutou qui avait fait une fugue et les touristes teutons faisaient un détour pour venir contempler la petite maison sans grâce particulière de celle qu'ils avaient baptisée « *die französische Derrick*² ». On lui demandait même, parfois, de signer des autographes. Bref, c'était la gloire. Elle s'en serait d'ailleurs bien passée, Léopoldine, de cette nouvelle notoriété dont les inconvénients lui paraissaient largement l'emporter sur les avantages.

Sa vie quotidienne avait changé. Elle qui, depuis près de quarante ans, vivait seule et n'avait pour confidentes que la Vierge Marie et Germaine Gruber, l'épouse du maire, venait de faire la conquête de Paul Pianzi, un sémillant sexagénaire qui était venu s'établir quelque temps plus tôt à Oberwahrheim. Il avait planté ses pénates dans l'ancienne maison de Joseph Weberlé, le défunt adjoint, tué d'un coup de batte de base-ball par le secrétaire de mairie.

— T'as un nouveau chéri, tata ? lui avait demandé, mutine, sa nièce Héloïse.

1. Voir *Vengeances tardives*, premier volet des enquêtes de Léopoldine.

2. La Derrick française, du nom du (lugubre) héros d'une série policière allemande.

Et Waldo, le garnement de douze ans qui squattait chez elle pour jouer sur son ordinateur, en avait rajouté :

— Alors la meuf, t'es *in love* ?

— Tu m'appelles la meuf maintenant ? Il serait temps que t'apprennes à parler français, sale gosse. Et non, je ne suis pas *in love*. Les vertiges de l'amour, ce n'est plus de mon âge.

Ce monsieur Pianzi, dont les manières étaient exquises, dont la courtoisie ne se démentait pas et qui, à plusieurs reprises l'avait emmenée au théâtre et au concert, était tout simplement un très agréable compagnon. Il lui était arrivé de se demander si ce n'était pas uniquement sa notoriété qui lui avait valu les attentions de ce vert galant. Pensée qu'elle avait rapidement repoussée du pied : après tout, elle pouvait encore se regarder dans un miroir sans faire la moue, se savait capable de soutenir une conversation sur les mérites comparés du riesling et du pinot gris et dirigeait ses petites cellules grises avec la virtuosité d'un chef d'orchestre symphonique. Et surtout, elle savait écouter ses interlocuteurs en feignant l'approbation et sans les interrompre. Les hommes adorent ça...

C'est sans arrière-pensée, donc, qu'elle avait accepté l'invitation à dîner à l'Auberge de l'Ill quatre jours plus tôt. Dès l'entrée, elle avait été conquise par le cérémonial de l'accueil, le luxe sans ostentation du décor, la courtoisie du personnel. Spontanément, elle avait pris le bras de Paul Pianzi tandis qu'on les conduisait vers le « pigeonnier », une petite salle à l'élégance rustique, dotée d'une vaste cheminée où l'on aurait aisément pu rôtir un brocart. À peine avait-elle eu le temps de s'as-

soir et de s'accoutumer à ce nouvel environnement que le maître d'hôtel déposait une carte devant elle.

— Pas besoin de carte, j'hésite simplement entre une choucroute et un *baeckaofa*¹.

À voir les réactions spontanées de son compagnon et du maître d'hôtel, le premier réprimant difficilement un fou rire, le second regardant fixement la ligne bleue des Vosges tandis que sa pomme d'Adam s'agitait convulsivement, elle se demanda si elle ne venait pas de commettre un impair. À moitié consciente de s'enfoncer un peu plus, elle insista :

— Vous comprenez, je n'ai plus dégusté de bonne choucroute depuis celle que me faisait maman et le dernier *baeckaofa* que j'ai mangé chez ma cousine était beaucoup trop gras. Alors, avec toutes vos étoiles, monsieur, j'espère que vous nous emmènerez au septième ciel en nous servant une choucroute ou un *baeckaofa*.

L'école hôtelière de Lausanne, l'une des meilleures du monde, où le maître d'hôtel avait fait ses classes, lui avait appris beaucoup de choses. Mais elle avait négligé de le former au sens de la répartie et lui avait, par ailleurs, enseigné que l'on ne contredit jamais directement une cliente. Aussi resta-t-il muet, quémendant d'un regard éperdu l'aide de Paul Pianzi. Ce dernier se dévoua :

— Il n'y a ni choucroute ni *baeckaofa* ici, Léopoldine. Ce n'est pas un restaurant gastronomique alsacien. À l'Auberge de l'Ill, on fait une cuisine raffinée, mais pas spécifiquement locale, qui va enchanter vos papilles.

1. *Baeckaofa* signifie « four du boulanger ». Il s'agit d'une spécialité alsacienne à base de viande de porc, de mouton, de bœuf et de pommes de terre, marinée puis mijotée pendant vingt-quatre heures dans une terrine, avec des épices et du vin blanc. Aussi délicieuse (quand elle est réussie) que bourrative.

Meurtre aux petits oignons

Ouvrez la carte et choisissez au hasard : vous n'aurez que de bonnes surprises.

Mais Léopoldine n'entendait pas lâcher le morceau. Elle déroula un argumentaire d'une logique impeccable :

— Mon cher Paul, vous m'avez invitée dans l'un des meilleurs restaurants de France et certainement le meilleur d'Alsace. Je vous en remercie. J'espère donc y trouver ce que la gastronomie alsacienne a de meilleur. N'est-ce pas normal ? Si on ne peut pas manger ici la meilleure choucroute d'Alsace, où la trouvera-t-on ? Et le *baeckaofa* et le *fleischschnaka*¹ ? Et la tarte flambée et la carpe frite ?

Bien embarrassé, Paul Pianzi : depuis qu'il était revenu dans son Alsace natale, il en avait ingurgité dans des gargotes à touristes ou des *wistub*² de circonstance, de ces aberrantes choucroutes au champagne flanquées de deux insipides knacks industrielles. Tout juste si on ne les servait pas avec du ketchup, cette panacée pour amputés des papilles. Il en avait avalé, de ces infâmes tartes flambées à la pâte trop molle ou trop dure, trop ou pas assez cuites, où de tristes lardons avoisinaient des morceaux d'oignon coupés trop gros. Il en avait laissé dans son assiette, de ces morceaux de carpe frite suintant l'huile rance. Il n'était que temps que l'on réhabilite ces plats honorables passés à la moulinette de la malbouffe. Certes, ils étaient nombreux, encore, les établissements qui maintenaient le cap, mais comment les distinguer des autres avant de se faire piéger ? Bref, il n'était pas loin

1. *Fleischschnacka* signifie « escargot de viande ». C'est une spécialité mulhousienne, faite de farce composée de viande cuite, œufs frais, oignon, persil, sel, poivre, roulée dans de la pâte à nouilles.

2. *Wistub* : bistro à vin où l'on sert également quelques plats locaux.

d'adhérer à l'avis de Léopoldine. Mais on ne célébrait pas ici une gastronomie régionale, on s'adonnait au délicat plaisir de la dégustation.

— Léopoldine, je vous promets de vous emmener bientôt goûter à la meilleure choucroute d'Alsace. Et on ira également déguster un *baeckaofa* d'anthologie. Mais ici, il n'y en a tout simplement pas. Ouvrez la carte et choisissez. Si vous tenez aux spécialités alsaciennes, prenez du foie gras : il vaut largement celui du Périgord. Ou de l'anguille : c'est un poisson qui mérite d'être découvert. Je vous promets que vous ne serez pas déçue.

Léopoldine dont les convictions en la matière n'étaient pas de bronze, et qui, hormis les petits plats de sa maman et de sa copine Gégé Gruber, l'épouse du maire, avait rarement approché le nirvana culinaire, finit par s'avouer vaincue. D'autant qu'elle avait exprimé ses opinions d'une voix qui portait et qui avait fini par attirer l'attention des convives alentour. Deux ou trois dîneurs paraissaient s'en amuser, mais un autre client fustigeait, avec un fort accent alsacien, « ces bonnes femmes qui ont la gueule plus grosse que le cul et qui feraient mieux de la fermer » tandis que sa compagne, une confortable paysanne endimanchée, arborait la mine de la duchesse de Windsor découvrant un cancrelat dans son potage.

Transformé en statue de marbre, le maître d'hôtel attendait la fin de l'échange avec l'air de celui qui voit sa deuxième étoile s'envoler : heureusement que toutes les clientes n'étaient pas de ce calibre ! C'est donc avec un sourire soulagé qu'il accueillit les paroles fédératrices de Léopoldine, après qu'elle se fut plongée dans le menu :

Meurtre aux petits oignons

— Je crois que vous avez raison, Paul. Je prendrai donc les langoustines poêlées, puis le homard aux morilles fraîches.

Et d'un regard circulaire de défi, elle toisa les convives qui n'avaient eu, au cours des minutes qui précédaient, d'yeux que pour elle. Toutes les têtes plongèrent dans leur assiette. Sauf une : à la table voisine, un homme lui rendit son regard, l'air amusé, presque égrillard. C'était l'individu dont, trois jours plus tard, elle allait voir la photo dans *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*.